

Jean GIONO et « L'HUILE PUGET »
par Roger KLOTZ

Dans un article publié dans notre revue en 2001, nous avons étudié l'antisémitisme de Giono, un antisémitisme de comptoir, qui prend un style très désagréable quand il s'exprime pendant la période de l'occupa-

tion. Nous avons cependant été attiré par un passage de la préface qu'Henri Fluchère donne au *Déserteur* dans la collection *Folio*. Le livre contient quatre textes de Giono : *Le Déserteur* qui donne son titre au volume, *La Pierre, Arcadie ...Arcadie, Le Grand Théâtre*¹. A propos du deuxième texte, Henri Fluchère dit :

« L'oncle Ugène, pour fainéant qu'il soit, vaut bien, sur le plan humain, un ingénieur de Cadarache, et l'huile vierge du moulin Alic a meilleur goût que celle raffinée dans les installations ultra – modernes de notre ami Jacques Lévy – Puget. »

Henri Fluchère ajoute en note :

« Grand expert en huile d'olive dont il est question dans *Arcadie...Arcadie ...* »²

Avant d'avoir une brillante carrière universitaire et de devenir un éminent spécialiste de la littérature anglaise, Henri Fluchère a été, au Collège de Manosque, le camarade de Jean Giono, avec qui il est sans doute resté lié, puisqu'il a traduit en Anglais certaines œuvres du romancier manosquin.

Le Doyen Fluchère a d'autant plus facilement entendu parler de l'ami de la famille Giono que l'Huilerie Puget est bien connue à Marseille. L'entreprise ne semble pas avoir de rapports avec le sculpteur marseillais du XVIIème siècle. A l'origine de l'huilerie, il y a Auguste François Wulfran Puget, né à Paris le 6 juin 1787. Il s'établit à Marseille en 1808, comme négociant – armateur, est Président de la Chambre de Commerce de 1839 à 1842, meurt le 1^{er} février 1866³. Son fils Edouard (1840 – 1912) est un éminent représentant de l'huilerie industrielle. Le nom est souvent porté par des familles juives. Dans son livre sur *Les noms des Israélites en France*, Paul Lévy précise que, au départ, c'est un nom de lieu, « Le Puget » dans le Var. Sous les formes « Dalpuget » et « Delpuget », le nom se rencontre plusieurs fois à Avignon et dans le Comtat – Venaissin. On connaît également le cas de la famille juive livournaise des Lévi – Sansino qui, dans la première moitié du XIXème siècle, s'est associée à un négociant marseillais juif, Delpuget. Le « grand expert en huile d'olive » fait bien penser à l'huilerie Puget.

L'évocation de « notre ami Jacques Lévy –Puget » suit celle du « moulin Alic », dont le pressoir fonctionnait à bras d'homme :

« Le vieux moulin dont je vous parle était dans une impasse de la rue Torte. C'était le moulin Alic, du nom de la maison dans le sous-sol de laquelle il était installé. On y pénétrait par un plan incliné qui s'enfonçait sous des voûtes et d'où sortait lentement une épaisse vapeur blanche. L'odeur de l'huile fruitée est si agréable au goût des gens de ma région que je ne peux guère donner une idée de l'odeur qui sortait de cet Hadès⁴. Elle m'enchantait, à la lettre. C'était l'ambrosie des dieux ...

Dans cette chaleur d'étuve, les hommes étaient nus jusqu'à la taille et même parfois jusqu'aux pieds, avec un simple caleçon de bain, sauf, bien entendu, l'assemblée des *oliviers généraux*. Ceux-là gardaient la veste. Assis en rang, la canne entre les jambes, les deux mains appuyées sur le bec – de – corbin, ils présidaient et nul ne pouvait voir leurs yeux sous leurs grands chapeaux noirs ...

Déjà, l'huile était comme de l'or. Chaque fois que l'équipe bandait ses reins, tirait sur la barre, toute la presse s'illuminait d'huile comme si on avait allumé une grosse lampe dans les couffes de sparterie. Elle glissait dans des canalisations de bois jusqu'à la grande cuve d'eau fumante qui chauffait le brasier. Là elle s'y dépouillait, elle perdait ses humeurs ...

Les temps ont changé, naturellement. Les olives sont maintenant pressées à la presse hydraulique, même électrique, qui broient jusqu'au noyau. Et cela se fait dans des cathédrales de verre, au milieu d'un fournil nickelé qui rappelle la chambre de chirurgie. Tout y devient anonyme ...

Certes, il ne faut pas croire que les coopératives oléicoles sont si puissantes qu'elles en sont arrivées à nous faire accepter une huile sans goût. Il s'en faut. Elles sont obligées (pour avoir notre clientèle) de laisser un goût ; mais il est loin de celui qu'avait notre huile en 1907. J'ai un ami (en République Argentine actuellement) qui exploitait à Marseille une excellente marque d'huile. Quand il venait déjeuner à la maison il me disait : « Donne – moi un peu de ton huile ignoble. » Il en prenait non seulement dans ses salades mais sur des tartines de pain. « Mon ingénieur deviendrait fou, disait-il. Ton huile a trop de tanin, trop de ceci, trop de cela (il citait les termes techniques), elle est invendable. Mais, ajoutait-il, donne – m'en encore un peu et laisse la burette sur la table ; je n'ai jamais rien mangé de meilleur. »

Quelques vieux moulins fonctionnent encore. On m'a dit qu'il y en a un à Rians, un autre à Oppedette. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y en a un à Saint – Zacharie ... J'ai retrouvé [chez le patron de ce moulin] les hommes nus, les presses à bras, les *oliviers*

généraux, les enfers de ma jeunesse. C'est dire que je suis partial en en parlant. Il m'a fait boire de l'huile verte. Mais il a des fils et ils ne rêvent que de transformations et de modernisme. C'est un moulin qui va disparaître. »

En condamnant cette industrialisation de la production, Giono s'inscrit dans le droit fil d'Alphonse Daudet. Le moulin à huile de Saint – Zacharie, « qui va disparaître » pour céder la place à une usine, rappelle *Le secret de maître Cornille*, la lutte du meunier contre les minoteries, une nostalgie certaine de l'auteur devant la transformation du paysage. A cette tristesse de voir le paysage se transformer, Giono ajoute un certain regret de voir disparaître, avec la production du terroir, tout un savoir-faire, toute une série de traditions, comme celle des « *oliviers généraux* », ces mainteneurs du goût et de la qualification. L'écrivain de Manosque n'est peut-être pas loin des félibres de la région d'Arles : On trouve, dans les deux cas, le même refus du progrès, en un mot le même conservatisme.

On constate que, dans le texte de Giono, le nom de Jacques Lévy – Puget n'apparaît pas. Sans doute ne s'agit-il pas d'un oubli lié à un préjugé antisémite. Giono est ici plus intéressé par la disparition des pressoirs artisanaux. Il se dégage de sa description du « moulin Alric » toute une poésie de l'huile, que Giono exprime à travers des images : L'odeur est comparée à « l'ambrosie des dieux ». Il y a donc dans le produit quelque chose de divin. L'huile, quand elle sort de la meule, apparaît également comme un produit aussi lumineux que l'or. Le produit artisanal symbolise donc à la fois la lumière, la pureté et la prospérité. Née de la terre, purifiée par le feu, l'huile a, chez Giono, un rôle symbolique majeur.

Jean Giono apparaît ici comme un esthète qui constitue son univers symbolique à partir des souvenirs de sa petite enfance. Il trouve ainsi dans le passé un rêve négateur de l'angoisse, dont il fait, en quelque sorte, son univers imaginaire.

¹ Giono (Jean) – *Le Déserteur*, Paris, Gallimard, coll. *Folio*, 2002 (1^{er} dépôt légal dans la collection : 1978). Henri Fluchère date sa préface de 1973.

² Ibidem P. 17.

³ C'est bien son nom que porte « la rue Wulfran Puget », dans le 8^{ème} arrondissement de Marseille.

⁴ Dieu grec des Enfers.